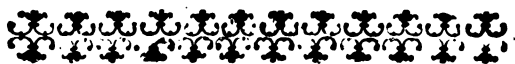


LE
JALOUX
INVISIBLE.

COMEDIE.

Par le Sieur DE BRE COURT.



AVIS JUSTIFICATIF.

CE sujet, CHER LECTEUR; est un peu bizarre, & va même jusqu'à l'extravagance ; & je ne puis m'en justifier que par la fidelle Traduction que j'en ai faite. C'est une Nouvelle Espagnole que j'ai prise dans un vieux Bouquin, intitulé, *El Zelofo Ingannado* ; & j'ai trouvé les folies de l'Auteur assez heureuses pour les suivre mot à mot.



ACTEURS.

CARISEL, Mari d'Isabelle.

ISABELLE, femme de Carizel.

LE MARQUIS, Amoureux d'Isabelle.

ARTUS, Cousin de Carizel.

MARIN, Valet du Marquis.

LUCETTE, Suivante d'Isabelle.

CHAMPAGNE,

LAFOREST,

DUBOIS,

LAVERDURE,

} Valets de Chambre.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris.



LE JALOUX INVISIBLE.

COMEDIE.



A C T E I.

SCENE PREMIERE. LE MARQUIS, ISABELLE, LUCETTE, MARIN.

Ils sortent tous quatre ensemble, & se regardent long-tems sans rien dire.

M A R I N.



E' bien, nous sommes-nous assez
examinez,

Pour sçavoir qui des quatre aura le
plus beau nez ?

Quoi ! sur le point d'agir chacun reve, regardez

Vv ij

308 LE JALOUX INVISIBLE ;

Et demeure planté comme une halebarde ,
Au lieu de s'animer sur les fortes leçons ,
Qui doivent d'un mari guérir tous les soup-
çons !

D'où vient que vous rêvez , s'il vous plaît ,
mon cher Maître ?

L E M A R Q U I S.

Je révois au chagrin que vous faites paroître ,
Madame.

M A R I N.

Et vous ?

I S A B E L L E.

Et moi je rêve aux accidens

Qui pourroient arriver de ce que j'entreprends.
Ce n'est pas que mon cœur sur ce que je pro-
pose

Balance, ou me reproche ici la moindre chose :
Je sçai bien qu'une femme assujettie au choix
D'un bizarre mari qui la tient sous ses loix,
Peut tenter un remede à guerir cette playe,
Et qu'il en est fort peu qu'une femme n'effaye :
Je n'apprehende point ce que l'on en dira ,
Je sçai bien qu'à son gré chacun en parlera ,
Mais j'en redoute peu toute la médifance ;
Aux esprits d'aujourd'hui c'est une bien-
seance ,

Ce mal est sans remede , & cette passion
Est l'ame qui soutient la conversation.

Il me suffit qu'ici je ne sente en mon ame
Rien qui puisse toucher à l'honneur d'une fem-
me ;

Des contes que l'on fait , de tout ce que l'on
dit ,

Qui s'en chagrine trop , se chagrine à crédit.

Le fond de notre cœur est ce qui justifie

Les traits envenimez qui partent de l'envie ;

Et tout ce que fournit ce monstre suborneur ;

Ne peut effaroucher un veritable honneur.

Aussi , n'est-ce rien là de ce qui m'inquiete :

Mais s'il faut vous parler avec une ame nette ;

Je crains qu'avec le tems vous ne vous pre-
valiez

D'avoir lû dans mon cœur plus que vous ne
deviez.

Je vous ai témoigné, sans doute , quelque esti-
me ,

Et je n'ai pas crû même en avoir fait un cri-
me ,

Au merite accompli d'un homme vertueux

J'ai donné quelquefois un soupir & des vœux ;

Et si de mes parens la volonté severe

Ne m'eût pas condamnée à cet Himen con-
traire ,

Et que vous eussiez eu pour moi le même feu ;

Je vous aurois sans peine accordé mon aveu :

Mais puisqu'il n'est plus tems, contentez-vous
d'apprendre,

V x iij

510 LE JALOUX INVISIBLE ;

Que ce cœur autrefois qui vous eût paru tendre ,

Au sortir de l'amour passant à la pitié ,
Vous réserve toujours l'estime & l'amitié.

M A R I N.

Parbleu voilà parler , & parler par la bouche.
Et vous êtes bien dur si cela ne vous touche.
Et pour toi , la bonne ame , à quoi donc ré-
vois-tu ?

L U C E T T E.

Au regret que j'aurai quand tu seras pendu.

M A R I N.

Je te suis obligé d'un sentiment si tendre ;
Mais m'aurois tu promis à quelqu'un pour me
pendre ?

Que Diable veux-tu dire avec ta pendaïson ?

L U C E T T E.

Et quand on le feroit , n'auroit-on pas raison ?
N'es-tu pas un grand fourbe , un scelerat , un
traître ?

M A R I N.

Oùi , mais si je le suis , c'est pour servir mon
Maître.

L E M A R Q U I S.

Madame , pardonnez à mon étonnement ,
Je n'en reviens qu'à peine après ce compli-
ment.

Il est vrai que mon œil , ébloui de vos char-
mes ,

Sollicite mon cœur à vous rendre les armes.
 Il est vrai que ce cœur que vous avez charmé
 En aimant, aussi-tôt souhaita d'être aimé;
 Il est encore vrai que ce cœur qui vous aime,
 Veut éternellement vous le dire à vous-mê-
 me :

Mais il n'est rien si vrai que ce cœur trop sus-
 pect

Ne manquera jamais d'amour ni de respect,
 Si le Ciel eût voulu favoriser nos flâmes,
 Un lien éternel eût uni nos deux ames ;
 J'aurois abandonné la moitié de mes jours ;
 Pour voir l'autre moitié finir dans nos amours ;
 Mais puisqu'il n'est plus tems, au moins j'aime
 d'apprendre.

Que ce cœur autrefois qui m'auroit paru ten-
 dre

Au sortir de l'amour passant à la pitié,
 Me réserve toujours l'estime & l'amitié.

L U C E T T E.

Ainsi que le Printems nous ramene les roses,
 Le tems aussi pourra ramener toutes choses.

I S A B E L L E.

A ces conditions je consens avec vous
 D'essayer à guerir notre mari jaloux.

L E M A R Q U I S.

Marin a pris le soin des choses nécessaires,
 Et peut dès aujourd'hui commencer nos affai-
 res.

V. v. iijj

512 LE JALOUX INVISIBLE ,

Mais tu rêves , Marin , & tu ne nous dis mot ?

M A R I N.

Oùi , je rêve à mon tour , que je suis un franc
fot

De m'emberlucoquer de votre badinage ,

Et sans être l'acteur jouer le personnage.

Qui Diable , quand j'y songe , il faut être bien
chien

Pour m'aller travestir enNégromancien ,

A dessein de duper un homme qui dans l'ame

Croit peut-être avoir pris la plus honnête fem-
me. . .

LE M A R Q U I S *lui donnant
un souffles.*

Maraut.

M A R I N.

Fort bien, Monsieur, en vous remerciant

I S A B E L L E.

Vous le frappez , je croi ?

LE M A R Q U I S.

Point, ce n'est qu'en riant.

M A R I N.

Non, ce n'est qu'en riant , voyez ce qu'il veut
dire ,

Il me casse les dents , mais ce n'est que pour
rire.

L U C E T T E.

T'a-t'il fait mal ?

MARIN.

Nenny ; fait-on mal en riant ?
Il ne m'a seulement ébranlé qu'une dent ;
Mais c'est qu'il se rioit.

ISABELLE.

Il jouera mal son rôle.
Si vous le maltraitez.

LE MARQUIS.

Point, point, une pistole
Est contre le soufflet l'antidote certain.
Marin ?

MARIN.

Plait-il, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Tient, de la même main
Dont jet'ai fait le mal, j'apporte le remède :
C'est un petit transport, mon enfant, où je
cede ;

Mais j'en ai, je te jure, un regret sans pareil.
Prend pour t'en consoler ce Louis-au-Soleil.

MARIN.

Que puissent vos bontés en augmenter le nom-
bre ;

Puisqu'il est au Soleil, je vais le mettre à
l'ombre ;

Si la démangeaison vous en prenoit encor
présentant la joue.

On est à même ici.

14. LE JALOUX INVISIBLE;

LUCETTE.

Où, pour un Louis d'or.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas tout, Marin.

MARIN.

Hé, qu'est-il nécessaire ?

Ça parlez donc, voyons, dites, que faut-il faire ?

Car vous avez en moi l'un des meilleurs Valets
Qu'ayent jamais produit les degrés du Palais.

LE MARQUIS.

Il faut dès aujourd'hui commencer l'entreprise
Où nous nous attendons, & que tu t'es promise.
As-tu tout préparé ?

MARIN.

Mon Dieu, où, tout est prêt ;

Mais, Monsieur, & Madame, écoutez, s'il vous plaît.

Quand une fois j'aurai donné cours à la feinte,
Ne m'allez pas laisser dedans le labyrinthe,
Et songez, s'il vous plaît, à me bien préserver
De tous les accidens qui pourroient arriver.

LE MARQUIS.

Tu te railles, va, va, tu ne cours aucun risque.

MARIN.

Voyez-vous, à fourber je donne quinze & bis-
que,

Il n'est point d'homme adroit si je ne le suis
pas ,

Les plus fins devant moi mettent pavillon bas ;
Et j'ai sans vanité l'honneur dans ces matieres
D'être un fourbe achevé de toutes les manie-
res :

Mais si la duppe un jour prétendoit s'en ven-
ger ,

Je vous déclare au moins qu'il faut me prote-
ger ,

Ou bien. . . .

LE MARQUIS.

C'est assez dit . faut-il que l'on s'amuse. . . ?

MARIN.

Diable ! c'est que je sçai fort bien comme on
en use ,

Lorsque pour faire piece, un Valet de concert
A servi d'instrument à son Maître qu'il sert ,
Et que de Maître à Maître après on s'en ex-
plique ,

Le Valet dans ces maux est l'onguent qu'on
applique ;

Et souvent la plupart des accommodemens
Pour les faciliter se font à nos dépens :

Et vous trouvez toujours d'un Maître qui vous
donne :

Mon valet est un sot, & je vous l'abandonne.

Mais Diable ! Quant à moi. . . .

LE JALOUX INVISIBLE ;

I S A B E L L E.

Non , Marin , ne crains rien ,
De tous les méchans pas nous te tirerons bien.

M A R I N.

Vous me ferez plaisir.

L E M A R Q U I S.

Mais as-tu toutes choses
Pour faire réussir ce que tu te proposes ?

M A R I N.

Oùi , mais il faut encor quelques brinborions ,
Comme, quatre Laquais déguisés en Demons ,
Quelques os de cheval , une grande soutane ,
Une tête de mort , une machoire d'asne ,
Une chandelle noire , un vase à trois tuyaux ,
Une chauve-souris , & des pieds de corbeaux ,
De la fougere , un sac , du Cypres , des car-
casses ,
Un guy-de-chêne , un bouc , des ailes de be-
casses ,
Des brins de paille en croix , un peu d'encens
fondu ,
Une couleuvre noire , & du sang de pendu .
Voilà ce qu'il nous faut à peu près.

L U C E T T E.

Il se raille ;

Que diantre veut-il dire avec ses brins de
paille ,
Son encens , sa fougere , un bouc , & du cy-
près ?

COMEDIE. 517

LE MARQUIS.

Tous ces ingrediens ne sont pas encor prêts ?

MARIN.

Ils le seront bientôt, il ne faut qu'une chose :

LE MARQUIS.

Et quoi donc ?

MARIN.

De l'argent, & puisqu'on se repose ;

Je suis garant de tout, & je gage dans peu,

Si la corde ne rompt, que vous verrez beau
jeu.

LE MARQUIS.

Tien, seras-tu content de ces quatre pistoles ?

MARIN.

Où, c'est assez. Or ça pour bien jouer vos rô-
les,

Vous vous souviendrez donc...

LE MARQUIS.

Je t'entends ; mais, Marin ;

Crois-tu que Carizel soit homme si peu fin....

MARIN.

Qui, lui : Vous vous raillez, & c'est le plus sot
homme

Qui se puisse trouver d'ici jusques à Rome ;

Vous le connoissez bien, Madame, dit esmoi ?

ISABELLE.

Non, Carizel n'est pas des plus fins que je croi :

518 LE JALOUX INVISIBLE,

LUCETTE.

Bon, il croit aux esprits, & l'autre jour encore,

(Voyez un peu, Monsieur, si c'est être pe-
core,)

J'avois mis mon balet, tout droit, sur l'esca-
lier,

Et par mégarde aussi je mis mon tablier
Dessus le balet.

MARIN.

Bon.

LUCETTE.

Il faisoit un peu sombre,
Monsieur, il prit si bien le balet pour un om-
bre,

Qu'il descendit de peur les degrés trois à trois,
Faisant à chaque pas un grand signe de croix.

MARIN.

C'est comme il me le faut pour ce que j'en
veux faire,

Et nos Laquais tantôt lui feront bonne chere;
Et puis, vous m'avez dit, si je m'en souviens
bien,

Qu'il cherche dès long-tems quelque Magi-
cien,

Pour s'éclaircir l'esprit sur une fantaisie
Que l'on peut, entre nous, appeler jalousie.

ISABELLE.

Il est vrai.

COMEDIE. 519

LE MARQUIS.

Mais crois-tu n'être point reconnu ?
M A R I N.

De qui ?

LE MARQUIS.

De Carizel.

M A R I N.

Il ne m'a jamais vû ;

C'est un bourru qui va toujours la tête basse ;
Et qui ne vit jamais un honnête homme en
face.

De plus, vous sçavez bien ce que je vous ai dit.
Que je sçaurois changer de visage & d'habit.
N'ayez sur ce sujet, vous dis-je, aucune crainte,
Et songez seulement à bien mener la feinte.
Sur tout, Madame, au moins, vous vous sou-
viendrez bien. . . .

I S A B E L L E.

Ne sois point en souci, va, je n'oublierai rien.

M A R I N.

Soyez prête sur tout au coup de la baguette.

I S A B E L L E.

Mais, Marin, une chose encore m'inquiete.
Si son cousin Artus, qui ne le quite point,
Le venoit par hazard instruire sur ce point. . .

M A R I N.

J'ai sçu prévoir à tout, & par mon industrie
Dès ce soir même Artus couche à la métairie.

320 LE JALOUX INVISIBLE ;

I S A B E L L E.

C'est assez. Adieu donc, Marin, jusqu'à tantôt.

M A R I N.

Reposez-vous sur moi, tout ira comme il faut.

S C E N E I I.

M A R I N *seul.*

L Esprit est, sans mentir, une chose admirable !

Mais il faut avouer que j'en ai comme un Diable ;

Et je ne sçache point un homme sous le Ciel...

S C E N E I I I.

U N L A Q U A I S , M A R I N .

L E L A Q U A I S .

E St-ici le logis de Monsieur Carizel ?

M A R I N .

Oui, ce l'est, que veux-tu ?

LE

COMEDIE. 321

LE LAQUAIS.

Voudriez-vous permettre
De remettre en ses mains ce petit mot de let-
tre.

MARIN.

Donne, je lui rendrai.

LE LAQUAIS.

N'y manquez pas, au moins.

MARIN.

Cela vaut fait, adieu.

SCENE IV.

MARIN *seul.*

N'Ayant point de témoins ;
Je puis sans m'exposer en faire la lecture ;
Il est bon de sçavoir, même par aventure ,
Si ce ne seroit point quelque avis au lecteur.
Trop de precaution ne peut nuire au trompeur.

L E T T R E.

M O N S I E U R ;

» Morbleu, vous sçavez bien que vous m'of-
» fensâtes l'autre jour comme je fortois de

Tome VIII.

X X

522 LE JALOUX INVISIBLE,

» Tabac. Vous me traitâtes de Laquais revê-
» tu , à cause que j'avois ris en vous regar-
» dant. Je ne vous répondis rien , parce que
» j'étois tout seul ; mais plusieurs Valets de
» Chambre de mes amis à qui j'ai conté l'af-
» faire , m'ont dit que , par la Ventrebleu ,
» je ne devois pas souffrir cela , & que c'étoit
» offenser tout le corps des Valets de Cham-
» bre : ce qui m'oblige à vous voir l'épée à la
» main aujourd'hui. Trouvez-vous donc dans
» un quart-d'heure sur le chemin de Vincen-
» nes où je vous attens avec sept de mes amis.
» Vous en prendrez vite sept des vôtres ,
» & nous nous couperons la gorge huit con-
» tre huit , s'il vous plaît ; Et si vous y man-
» quez , cinquante coups de bâton ne vous
» manqueront pas. C'est , M O I.

Ma foi, la Lettre est bonne , & d'un beau ca-
ractere ;

Mais puisqu'elle ne m'est utile ni contraire ,
Sans y tant raisonner , allons nous apprêter
Au dessein que dans peu je veux executer.

Il déchire la Lettre,

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARISEL, ARTUS.

CARISEL



Ui, oïi j'ai du chagriu, mais je pafs
dire ici.

Que tout autre en ma place au au-
roit bien aussi.

Moi, qui depuis trente ans ou vingt, que je
ne mente

Aitcherché les moyens d'avoir l'ame contente
De vivre doucement, tranquille, & sans dé-
sirs,

Que ceux de savourer les honnêtes plaisirs.

Moi, dis - je, qui jamais ne témoignai d'en-
vie

Que celle de passer heureusement la vie,

X x ij

528 LE JALOUX INVISIBLE ;

Je me trouve réduit , par je ne sçai quel sort ;
A souhaiter cent fois les momens de ma mort.
De tout ce qu'autrefois je faisois mes délices.
Je m'en fais à present les plus cruels supplices,
Et je croi que Satan ne s'applique aujourd'hui
Qu'à me faire enrager & damner comme lui.

Tenez , mon cher cousin , depuis un tems la
rête

M'appesantit si fort que j'en deviens tout bête ;
Puis tout d'un autre coup j'ai le cerveau si
chaud ,

Que je le sens bouillant me battre tout là
haut . . .

Tenez , prêtez la main. A présent, par exem-
ple,

Je sens depuis ici jusqu'au bas de la temple ;
Quelque chose qui fait tac, tac, tac, tac, tac,
tac,

Comme si javois pris cent pipes de tabac.

En dormant il me vient des visions cornues ;
Il me semble parfois que je tombe des nuës,
Tout d'un coup je suis guai ; tantôt triste,
confus,

J'ai de l'émotion , & puis je n'en ai plus.

Enfin, mon cher cousin, s'il faut que je le die ;
Je m'accule souvent moi-même de folie ,

A R T U S.

Il est vrai que j'ai vû bien des gens comme
vous ,

COMEDIE.

529

Que l'on a quelquefois soupçonnez d'être foux.

C A R I S E L.

Il est vrai.

A R T U S.

Mais d'où vient ce changement bizarre ?

Vous, autrefois. . . .

C A R I S E L.

Il faut que je vous le déclare ;

Et comme mon cousin, un droit de parenté

M'oblige à vous parler de mon infirmité.

Jugeriez-vous à voir ma physionomie ,

Que je me sens atteint d'un peu de jalousie ?

A R T U S.

Vous, jaloux ?

C A R I S E L.

Oùi jaloux, mais jaloux à tel point ;

Que depuis quatre mois , cousin , je n'en dors
point.

A R T U S.

Et qui peut. . . .

C A R I S E L.

Mais *moins* au moins, car ces matieres

Demandent du secret de toutes les manieres ,

Et ce ne sont pas là jeux d'enfans.

A R T U S.

Doutez-vous. . .

C A R I S E L.

Apprenez donc, de qui j'ai lieu d'être jaloux,

526 LE JALOUX INVISIBLE,

Vous sçavez , cher cousin , que depuis six semaines

Croyant par ce moyen mettre fin à mes peines,
Je me suis delogé de ce petit logis ,

Où logeoit avec moi certain jeune Marquis ,
Qui depuis quelque tems nourrissoit dans son
ames

Un désir d'attenter à l'honneur de ma femme,
(Le Marquis Saint-amour, c'est son nom , &
je croi

Que ce nom seul fait peur à bien d'autres qu'à
moi,)

Ce Marquis évanté s'étant donc mis en tête,
De faire de ma femme une heureuse conquête,
Sans rien considerer met le tout pour le tout ,
Et pousse galamment son bide jusques au bout.
Le fripon se déclare , & l'accable sans cesse
De protestations , d'éternelle tendresse ;
Mais tout cela du vent , car je jurerois bien
Qu'avec tous ces beaux mots il n'attrapera
rien.

Ma femme est sage au fonds , mais ce qui me
lanterne

C'est que je n'aime pas qu'un petit sot me berne ,

Et que de ses façons les voisins abreuvez
Me viennent en passant rire dessous le nez,
Et dire impunément comme une bagatelle

Qu'un homme est bienheureux lorsque sa femme est belle.

Je me résolus donc de changer de logis
Pour me mettre à couvert des fureurs du Marquis.

Ce n'est pas qu'il n'en use avec moi de manière,
Qu'à moins qu'être jaloux, je ne m'en plaindrois guere.

Il dit qu'il m'aime fort, qu'il m'estime ardemment,

Il n'est jour que de lui je n'aye un compliment,
Je suis de ses plaisirs autant que j'en veux être,
Enfin jusqu'à son bien, j'en suis presque le maître.

Mais, cher cousin, combien voyons nous de ces gens,

Qui sous titre d'amis ne sont que des galands,
De ces franc scelerats qui n'ont pour but en l'ame,

Que d'aimer le mari pour suborner la femme ?
Tel, à n'en point mentir, j'estime le Marquis ;
Et c'est pourquoi morbleu j'ai changé de logis
Donc sans perdre de tems je décampe au plus vite,

Et de ce logis-ci je fais soudain mon gîte.

Mais, cousin, le belitre en me suivant de près,
Me vient faire enrager encor sur nouveaux frais ;

§ 24 LE JALOUX INVISIBLE ;

Et pour trouver parfois ma femme à son pas-
sage ,

Il prend la portion du quatrième étage .

Il est ici logé depuis quinze ou vingt jours ,

Et suit en tout endroit ma femme , comme un
ours .

Voilà tout mon chagrin : mais ce qui me con-
tente ,

J'ai sçû que depuis peu le logis est en vente ,

Et pour me liberer des persecutions

De Monsieur le Marquis , & de ses passions ,

Je m'en vais l'acheter , & c'est le seul remede

Que je puisse trouver contre un fou qui m'ob-
sede .

A R T U S

Mais croyez-vous , cousin , achetant le logis ;

Etre bien à couvert des fureurs du Marquis ?

C A R I S E L .

Le logis étant mien , mon cousin , il me semble

Que le Marquis & moi délogerons d'ensemble .

A R T U S .

Mais , mon cousin , s'il veut , pour vous faire
enrager ,

Dans votre même rue il viendra se loger ,

Et de l'en empêcher il seroit difficile ,

A moins que de vouloir acheter une Ville .

C A R I S E L .

Le peste ! C'est encore un diable d'embaras

Dont

Dont vous m'avertissez où je ne songeois pas :
Mais comment faire donc , cousin ?

A R T U S.

Sur ces matieres ,

Cousin , prenons toujours les chemins ordinaires ;

Car enfin croyez-vous être tout seul jaloux ?
Hélas ! vous avez tant d'exemples devant vous ,
Tant de gens dont l'humeur s'accoutume au
silence.

Le remède à ces maux est dans la patience ;
Et je conseillerois à tout homme sensé ,
De regarder cela comme un verre cassé
Qui fait un peu de bruit au moment qu'il se
brise ,

Mais dont le plus grand mal n'est que dans la
surprise.

C A R I S E L.

Ah ! ces comparaisons ne sont bonnes , ma foi ,
Qu'à gens faits comme vous , & non pas com-
me moi.

A R T U S.

Que Diable fairo donc ? sçavez-vous un possible
Pour empêcher les gens d'avoir le cœur sensi-
ble ?

Notre femme est fort belle , il lui fait les yeux
doux.

Il est tendre , elle est sage : hé bien que voulez-
vous ?

Tome VIII.

Y Y

530 LE JALOUX INVISIBLE;

Ce font de petits maux qui n'auront point de
suite ,

Et le tems y fait plus que toute la conduite.

C A R I S E L.

Voyez-vous donc ? Ma foi , j'imagine pour-
tant

Des moyens là-dessus de vivre plus content.

J'ai fait quelques amis à la Cour en ma vie ,

Qui pourroient du Marquis arrêter la furie ;

Et si l'on s'en plaignoit, on l'empêcheroit bien

D'être amoureux des gens qui ne lui disent
rien.

A R T U S.

Ah ! Si vous le pouvez , oûi je vous le conseille ;

Si des grands de la Cour vous possédez l'oreille ,

Plaignez-vous hautement du Marquis Saint-
Amour.

On est judicieux sur ce point à la Cour ;

Et vous n'en aurez pas plutôt ouvert la bou-
che ,

Que le jeune Marquis en aura quelque touche.

C A R I S E L.

C'est où je m'attens bien.

A R T U S.

Sur tout ne manquez pas ,

Parlant de votre femme , à vanter ses appas.

C A R I S E L,

Vraiment , cela s'entend.

COMEDIE.

531

A R T U S.

Dites qu'elle est fort sage,

Au moins.

C A R I S E L.

Bon, & quoi donc? c'est le meilleur passage.

A R T U S.

Et chacun à la Cour en étant averti,

Tous les jeunes Marquis prendront votre parti.

Soyez-en sûr, adieu.

C A R I S E L.

Coulin, je vous rends grace

De m'avoir si bien dit ce qu'il faut que je fasse

Vous m'avez conseillé comme un homme de

bien.

A R T U S.

Adieu, jusqu'au revoir: vous ne m'ordonnez rien!

C A R I S E L.

Non.

A R T U S *rentre.*

Je suis tout à vous.

SCENE II.

G A R I S E L *seul.*

SUR pareilles affaires,

Ma foi les bons conseils sont assez nécessaires.

Que Diable eussai-je fait sans l'avis de la Cour?

Ah! vous en tâterez, Monsieur de St Amour,

Y y ij

532 LE JALOUX INVISIBLE ;

Nous ne manquerons pas à chanter votre
game ,

Et nous vous apprendrons à cajoler ma
femme ;

Nous verrons si la Cour.....

SCENE III.

MARIN *déguisé en Magicien ;*

CARISEL.

MARIN *lui frappant sur l'épaule.*

B On jour.

CARISEL.

Plait-il, Monsieur !

MARIN *lui donnant un
coup de pied au cul , en lui
faisant une grande révérence.*

Serviteur.

CARISEL *lui rendant la pareille.*

Serviteur.

MARIN *redoublant les coups de
pied , & les reverences.*

Serviteur.

CARISEL, *tout de même aussi.*

Serviteur.

MARIN.

Ah, pauvre homme ! pauvre homme !

CARISEL *rit.*

Hé, hé.

MARIN.

Que veux-tu dire ?

CARISEL.

Qui, moi ? je ne dis rien, mais je creve de rire.

MARIN.

Ah, malheureux mortel ! tu ris comme l'oiseau,

Qui chante son encombre au bord de son tombeau.

CARISEL.

Est-ce un reste d'accès de quelque maladie ?

Ou si vous méditez sur une Comedie,

Dont les Acteurs seront habillez comme vous ?

Ou bien si vous sortez de l'Hôpital des foux ?

MARIN.

Des foux ! ô Ciel ! qu'entends-je ?, ô vicieuse ennemie !

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Et n'ai-je consommé mes jeunes ans aussi

Dans l'art le plus fameux, que pour mourir ainsi ?

O cocq si bel ama Carifel Pongibon

Bramto catalibos sib na cocoracase

Nob tan tibi coro me capitolidom,

Vy iij

534 LE JALOUX INVISIBLE ,

C'est-à-dire , en François , que vous n'êtes
qu'un Aze ;

Et que vous le ferez *semper in æternum*.

C A R I S E L.

La peste , l'habile homme !

M A R I N.

Habile-hominissime.

C A R I S E L.

Morbleu , qu'il est sçavant !

M A R I N.

Archisçavantissime.

C A R I S E L.

Eloquent.

M A R I N.

Archibis-eloquentifié.

C A R I S E L.

Et qui Diable à le voir s'en seroit défié ?

M A R I N.

Vous mocquez-vous de moi ? Je suis sçavant
en Diable ,

Et je possède un art aux humains incroyable :

C A R I S E L.

Et que sçavez-vous donc ?

M A R I N.

Je sçai tout.

C A R I S E L.

Diablezot !

M A R I N.

Vous ne le croyez pas ?

C A R I S E L.

Non , ma foi.

M A R I N.

Pauvre sot !

Voulez-vous en avoir la preuve convain-
quante ?

C A R I S E L.

De quoi ? que je suis sot ?

M A R I N.

Oùi , plus sot que cinquantes

Quand vous doutez d'un art. . . .

C A R I S E L.

Je ne doute de rien ,

Monsieur , car j'aurois tort.

M A R I N.

Ah ! vous faites fort bien.

C A R I S E L.

Mais encore , qu'êtes-vous ? le pourroit-on
apprendre ?

M A R I N.

Vous le voulez sçavoir , & vous l'allez en-
tendre :

Je suis le Roi Geber, ce fameux Enchanteur.

C A R I S E L *s'inclinant.*

Ah, Sire !

Y y iijj

336 LE JALOUX INVISIBLE ,

M A R I N.

Traitez-moi de votre serviteur ;
Je ne me targue point de ma grandeur su-
prême ,

Et mets bas avec vous les droits du Diadème.
Je veux même oublier les outrages reçus ;
Et pour vous faire voir qu'il ne m'en sou-
vient plus ,

Encor que vous m'ayez accusé de folie ,
Je veux bien vous guérir de votre maladie ,

C A R I S E L.

Moi , malade , grand Roi ! ma foi , je n'en
croi rien.

Sire , vous vous trompez , je me porte fort
bien.

M A R I N.

Ah ! vous avez un mal dont votre ame est
faïste ,

Et qui ne paroît point par la superficie :
Mais je veux vous guérir de ce mal dange-
reux ,

Et vous mettre en état de vivre plus heureux.

C A R I S E L.

Ah ! je suis fort heureux , & vous vous trom-
pez , Sire.

M A R I N.

Ah ! vous ne l'êtes point ? oh ! vous avez beau
dire ;

Et pour vous faire voir que je sçai tous vos
maux

Voulez-vous seulement, prononçant quelques
mots ,

Que je vous en découvre une petite image ?

C A R I S E L.

Ma foi , je vous serois ob'igé.

M A R I N.

Davantage ,

Voulez-vous qu'à l'instant sans sortir de ces
lieux

-L'image de vos maux se presente à vos yeux ?

C A R I S E L.

Que Diable veut il dire ? & moi, que dois-je
croire ?

M A R I N.

N'avez-vous jamais sçû quelques mots de
Grimoire ?

C A R I S E L.

Ma foi non.

M A R I N.

Aurez-vous assez de fermeté ,

De jugement , de force , & de tranquillité

Pour souûtenir l'aspect des figures du charme ?

C A R I S E L.

Je n'en suis pas trop sûr.

M A R I N *faisant des postures &
des grimaces composées.*

N'ayez aucune allarme ,

538 LE JALOUX INVISIBLE ;

Tout ce que vous verrez ne sera que du vent.

C A R I S E L *à part.*

Ne me ferois-je point embarqué trop avant ?
Que Diable fait-il là ? des cercles ? des grimaces ?

M A R I N.

Je t'invoque à présent , ô Déesse à trois faces ;
Cara , cara , cara , Carizel , Carizel.

C A R I S E L.

C'est qu'il parle de moi.

On jette un trait de flâme.

M A R I N.

Bon , j'ai vû dans le Ciel
Quelques avant-coureurs des choses nécessaires.

C A R I S E L.

Je commence à trouver mes desseins téméraires.

M A R I N.

Vous avez peur ?

C A R I S E L *en tremblant.*

Moi ? point.

M A R I N.

Vous auriez tort aussi ,
Le charme est achevé , ne sortez pas d'ici ;
Et quoi que vous voyez , sur peine de la vie ,
Ne branlez pas au moins.

CARISEL.

Je n'en ai pas envie.

MARIN *frappant sa
baguette sur un rideau.*

Paroissez, Ombre, Spectre, & vous montrez
à moi.

*Le rideau s'ouvre, & l'on voit le Marquis qui
baise les mains à Isabelle, & tous deux se
tiennent toujours dans cette action, immobile
comme des Statuës.*

CARISEL *effrayé & en colere.*

Comment Diable ! c'est là ma femme que je
vois !

MARIN.

Par la force du charme on surprend de la
forte.

CARISEL *se voulant jeter sur le Marquis.*

C'est elle & son Marquis ; le Diable vous em-
porte ,

Avecque votre charme ; il lui baise la main,
Morbleu , j'ai de bons yeux , vous m'arrêtez
en vain.

Il faut . . .

MARIN *l'arrêtant.*

Tout beau , tout beau , c'est le charme ;
vous dis-je.

CARISEL *toujours dans l'emportement.*

C'est le Diable à ton cou , vieux bourreau ,
qui m'afflige ;

Mais morbleu

340 LE JALOUX INVISIBLE ;

M A R I N.

Tenez-vous , ou vous êtes perdu.

C A R I S E L.

Je voudrois de bon cœur que tu fusses pendu.
Vieux trafiquant d'honneurs.

M A R I N.

Comment ! tu m'injures !

Venez à mon secours , Démons , Lutins ,
Furies ,

Et tout ce que l'Enfer a de plus étonnant ,
Vengez-moi de l'affront d'un homme de
néant.

Il frappe de sa baguette.

*Au coup de baguette, le Marquis & Isabelle
disparoissent , & sont cachez par le rideau
qui se ferme. En même temps il sort de des-
sous le Théâtre quatre Démons , qui ont cha-
cun une vessie à la main.*

C A R I S E L effrayé.

Ah , grand Roi !

M A R I N *se retirant.*

Téméraire , apprens à me connoître.

C A R I S E L.

Hé quoi ! me laisser seul ?

M A R I N *se retirant.*

Enfer , venge ton Maître.

*Carisel reste seul entre les quatre Démons , qui
dansent à l'ensour de lui un pas furieux ,*

Et lui donnent en cadance des coups de vessie , ce qu'il souffre patiemment par la peur qu'il a. L'entrée étant finie , Marin revient , & les Démons disparaissent.

M A R I N.

Hé bien , pauvre mortel ?

C A R I S E L.

Ah , Sire ! au nom de vous ;
Sauvez-moi de votre ire , & de votre cour-
roux ;

Remettez , s'il vous plaît , chaque chose en
son centre ,

Si vous ne voulez voir l'effet d'un mal de
ventre :

Car ie-troi, si l'honneur ne m'en eût empêché ;
Que contre l'odorat j'eusse fait un péché.

M A R I N.

Tu reconnois l'effet de mon pouvoir suprême ?

C A R I S E L.

Je ne reconnois rien , non pas même moi-
même ;

En l'état où m'ont mis vos Diables déchaî-
nez ,

Je ne sçai si mes yeux reconnoïtroient mon
nez.

Mais, Sire, dites-moi , seroit-il bien croyable
Que tout ce que j'ai vû, n'eût rien de verita-
ble ?

542 LE JALOUX INVISIBLE ;

M A R I N.

Qu'en croyez-vous encor ?

C A R I S E L.

Quant aux Demons , ma foi ,
Je ne suis pas trop sûr qu'ils soient de bon
aloi ;

Mais pour cet autre objet qui m'a traver-
sé l'ame ,

Ce Marquis qui baiſoit les deux mains de ma
femme ,

Ce ſpectacle , grand Roi , m'a paru ſi peu
faux ,

Que j'ai pris ces deux-là pour les originaux.

M A R I N.

Vous vous mocquez ?

C A R I S E L.

Ma foi , trop vénérable , Sire ;
Si vous le trouviez bon , je ne ſçaurois qu'en
dire.

M A R I N.

Pauvre abusé !

C A R I S E L.

Ma foi

M A R I N.

Voulez-vous qu'à l'inſtant ,
De vous-même à vos yeux je vous en faſſe
autant ?

C A R I S E L.

Comment ?

M A R I N.

Par la vertu de ma verge enchantée ;
Que votre image soit à vos yeux présentée ?

C A R I S E L.

Vous feriez un tel coup ?

M A R I N.

Oùi, vous vous pourriez voir.

C A R I S E L.

Dans un sceau d'eau , peut-être , ou devant
un miroir ?

M A R I N.

Non , votre propre image à vos yeux peut
paroître ,

Sans miroir & sans eau.

C A R I S E L.

Si cela pouvoit être

Je dirois qu'il faudroit que vous fussiez sorcier,

M A R I N.

Mais m'en défiez-vous ?

C A R I S E L *à part.**à Marin.*

L'en dois-je défier ?

Dans l'état où m'a mis la plus affreuse image
Qui d'un homme d'honneur puisse émouvoit
la rage,

Oùi, je m'expose à tout, & pour être éclairci,

Faites-moi voir à moi sans m'absenter d'ici.

544 LE JALOUX INVISIBLE,

M A R I N.

Si vous le souhaitez , ma parole ni'engage
A vous représenter les traits de votre image ;
Vous le voulez ainsi , j'y consens ; mais au
moins

Vous serez averti que malgré tous mes soins,
Malgré tout mon pouvoir , & l'art que je
possède ,

Contre une mort soudaine , il n'est point de
remède ,

Si de votre figure en cette occasion
Vous avez seulement la moindre émotion.

C A R I S E L.

Et non , non , bagatelle , à d'autres.

M A R I N.

Prenez garde ,

Vous hazardez beaucoup.

C A R I S E L.

Oùi , d'accord , je hazarde ,

Mais n'importe.

M A R I N.

Songez où vous vous exposez.

C A R I S E L,

Hé ! n'importe , vous dis je.

M A R I N.

Hé bien donc , c'est assez ;

Ne vous étonnez point

CARISEL.

C A R I S E L.

Et non , rien ne m'étonne ,
Dùssai-je voir ici le grand Diable en personne.
à part.

Le Roi Geber est pris pour dupe ce coup-ci.

M A R I N.

Enfin vous le voulez ? ne bougez pas d'ici.

C A R I S E L.

Morbleu , que de façons ! travaillez donc de
grace.

M A R I N.

Il me faut, s'il vous plaît, donner un peu d'es-
pace.

Tenez vous-là.

C A R I S E L :

Fort bien.

MARIN *frappe trois coups*
de sa baguette.

Paroissez maintenant ,

Ombre de Carifel , & sortez du néant.

Le rideau s'ouvre , & il paroît un Fantôme qui
represente Carifel environné de quatre Dé-
mons rangés en simétrie , & tenans chacun
deux flambeaux à la main.

CARISEL *embrassant Marin ,*

Ah , Sire !

M A R I N.

Tenez-vous.

546 LE JALOUX INVISIBLE ;

CARISEL *crie tant qu'il peut, &
poursuit Marin en l'embrassant.*

Quels objets effroyables !

Ah , Sire ! je me vois entre les mains des
diab'es !

», Sire, Sire , justice. Ah , Sire ! écoutez-
nous !

», Je me jette à vos pieds , j'embrasse vos ge-
noux.

M A R I N.

Hay , hay , vous m'étouffez.

C A R I S E L.

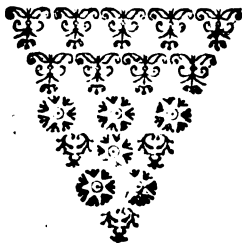
Il n'importe, il n'importe,
Je vous suivrai par tout.

M A R I N,

Le Diable vous emporte.

*Les Démons dansent l'Entrée avec des flam-
beaux dans les mains.*

Fin du second Acte.



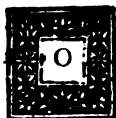


ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCETTE, MARIN.

MARIN.



Où, notre fourbe enfin a si bien
réussi,

Que ton Maître à présent n'ose
rentrer ici.

Il est persuadé que ses chambres sont pleines
D'Esprits & de Démons, sous figures humaines;
Et la peur qu'il en a l'a si fort accablé,
Qu'il en paroît avoir déjà l'esprit troublé.

LUCETTE.

Et s'il devenoit fou ?

MARIN.

Le grand malheur ! qu'importe ?

Zz ij

348 LE JALOUX INVISIBLE,

Enfin il est là-bas sur le pas de la porte-
Tremblant comme la feuille, & qui n'ose
venir,

A moins comme je crois que je l'aille querir :
Je suis ici monté sous prétexte d'affaires
Afin de t'avertir des choses nécessaires :

Donne ordre à nos Laquais, & qu'ils chan-
gent d'habits,

Qu'ils se souviennent bien de tout ce que j'ai
dit,

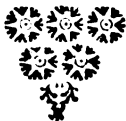
Et qu'ils se tiennent prêts à chanter leur mu-
sique,

En cas que nous ayons recours à leur pratique.
Que mon Maître surtout, & sa Maîtresse
aussi

Tiennent l'oreille au guet sur tout ce tracas-ci,
Le tems bien pris peut tout, & s'il faut qu'on
le manque

Je t'avertis au moins que nous tirerons blan-
que.

Mais j'entens Carisel. Jusqu'à tantôt : Adieu.



SCENE II.

CARISEL, MARIN.

CARISEL.

Puis-je avec sûreté revenir en ce lieu ,
 Sire ? & tous vos Démons , vos Spectres
 & vos Ombres
 Se sont-ils retirés dedans leurs cachots som-
 bres ?

MARIN.

Salamalec, rentrez, & sans crainte approchez.

CARISEL.

Où diable , s'il vous plaît , avez-vous donc
 péché
 Ces Magots flamboyans qui me faisoient la
 morgue ,
 Et qui s'étoient rangés comme des tuyaux
 d'orgue ?

MARIN.

Magots ? parlez-en mieux , ce sont des Far-
 fadets.

CARISEL.

Ma foi j'ai crû d'abord que c'étoient des La-
 quais ,
 Ils en avoient tout l'air , & toute la maniere.

350 LE JALOUX INVISIBLE ;

M A R I N.

Hé, mais vous pourriez bien ne vous tromper
de guere ,
Les Farfadets sont fins , méchans , larrons ,
trompeurs ,
Et de tous les Laquais ce sont assez les mœurs.
Aussi quand nous avons besoin d'un méchant
Diable ,
Nous avons pour le faire un secret admirable.
Nous prenons deux Laquais , le premier est
Manceau ,
Le deuxième Normand , bâtard , borgne &
rouffeu ,
La moitié d'un Sergent , quelques têtes de
Page ;
Et c'est là de quoi faire un Diable à triple
étage.

C A R I S E L.

Le beau secret ! Mais , Sire , que votre Ma-
jesté ,
Satisfasse un moment ma curiosité
Et rendez-moi raison de ce spectacle infâme
Où vous m'avez fait voir le Marquis & ma
femme.
A quel dessein cela ?

M A R I N.

C'est pour vous faire voir
Qu'on ne peut déguiser ce que je veux sçavoirs

Et lorsque j'ai tantôt parlé de maladie,
 J'entendois vous parler de cette jalousie
 Qui vous ronge l'esprit, & qui mal à propos
 Sans sujet chaque jour trouble votre repos.
 Et vous loin de m'en faire un aveu volontaire,
 Vous avez prétendu déguiser le mystère.
 La femme & le Marquis ont paru devant vous
 Pour vous convaincre mieux que vous étiez
 jaloux ;
 Et les transports qu'alors vous avez fait pa-
 roître ,
 Vous ont trop convaincu d'où votre mal peut
 naître.

C A R I S E L.

Moi ! j'ai crû, les voyant, être mieux con-
 vaincu

Du bois misterieux qui fait l'homme cocu.

M A R I N.

Vous , cocu ! c'est un mal dont votre ame est
 exempte ,

Et je veux sur ce point vous la rendre con-
 tente :

Par les grandes vertus du Bonnet que voici ;
 Je veux vous délivrer de ce cruel fouci.

C A R I S E L.

Quelles sont ces vertus ?

M A R I N.

Elles sont indicibles ;

552 LE JALOUX INVISIBLE ,

Il rend en tout endroit les hommes invisibles ;
Et quiconque le met peut sans être aperçu
Tout voir & tout entendre .

C A R I S E L .

Et n'être jamais vû ?

C'est le Diable.

M A R I N .

Il n'est point de chose si certaine.

C A R I S E L .

Invisible ?

M A R I N .

Invisible : & mais prenez la peine
De le mettre sur vous pour voir si je vous voi ,
Ou bien , donnez , tenez , je le vais mettre
moi.

C A R I S E L à part.

Invisible ! invisible ! ah ! que n'est-il possible ?

*Durant qu'il dit ce vers Marin s'évade en
faisant une cascade par un œil de bœuf où
il passe.*

Mais Sire . . . Où Diable est-il ? ho , Sire ,
l'invisible ,

Est-il fou , Ventrebleu . , de m'avoir laissé là ?
Sire, le Roi Geber ?

M A R I N reparoit sans le bonnet.

Et qu'est-ce ? me voilà.

C A R I S E L .

Soyez le bien venu , car la peur m'alloit
prendre.

MARIN.

COMEDIE.

553

M A R I N.

Pourquoi crier si haut ?

C A R I S E L.

C'est pour me faire entendre.

M A R I N.

Est-ce que je suis sourd ?

C A R I S E L.

Hé non pas, Dieu merci ;

Mais étant loin . . .

M A R I N.

Qui moi ? je n'ai bougé d'ici.

C A R I S E L.

Plait-il ?

M A R I N.

C'est du bonnet la force indubitable.

C A R I S E L.

Du bonnet ?

M A R I N.

Du bonnet.

C A R I S E L à part , & Marin s'évade
toujours de même.

O bonnet admirable

Mais est-il bien vrai , Sire . . . Ah , ah c'est
le bonnet.

Il cherche par tout.

Nese se roit-il point évadé tout à fait ?

Sire, le Roi Geber ! hé , vous pouvez paroître !

Tome VIII.

A a a

554 LE JALOUX INVISIBLE,

Sire, il ne répond point? il me quitte, le traître!

Et sans considerer que je suis seul ici...

M A R I N *revenant sans bonnet.*

A qui Diable en a-t-il? qu'est-ce donc? me voici.

C A R I S E L.

Ah, Sire! pardonnez à mon inquiétude;
Mais pour moi votre absence est un chagrin
bien rude;

Soit amitié, soit peur, je vous aime à présent,
Et vous souhaite fort quand vous êtes absent.

M A R I N.

Absent! moi! vous raillez. Que le Diable m'em-
porte

Si j'ai mis seulement le pied dessus la porte.

C A R I S E L.

Ah, Sire! jurez mieux, ou je n'en croirai
rien.

M A R I N.

D'homme d'honneur, & foi de bon Magicien.
Est-ce assez à présent?

C A R I S E L.

Ah! c'en est trop, grand Sire,
Et sur de tels sermens je n'ai plus rien à dire.

M A R I N.

C'est l'effet du bonnet que vous venez de voir.

CARISEL. *Marin s'évade
encore, pour la dernière fois.*

Dans doute & je le crois ; mais je voudrois
sçavoir ,
Sire , si ce bonnet mis sur une autre tête . . .

*Il se persuade que Marin est devant lui , qu'il
qu'invisible,*

Oùi-da , je vous vois bien , hé , que vous êtes
bête !

Sire , répondez donc , vous voilà , Ventrebleu ;
Que ne me parlez-vous ? à quoi bon tout ce
jeu ?

Je comprends bien l'effet du bonnet invisible ,
Mais pour ne vous point voir êtes-vous in-
sensible ?

Puisqu'on peut vous toucher , que vous sert
tout cela ?

Non , je ne vous vois point , d'accord , mais
vous voilà.

*Il veut l'embrasser & le surprendre , & ne
rencontrant rien , il tombe.*

MARIN *revenant.*

Ei donc , relevez-vous , vous vous ferez ma-
lade.

CARISEL *se relevant en toussant.*

J'ai l'estomach gâté , peste de l'embrassade ;
Hem , hem , mais ce n'est rien , pourvû , Sire
pourvû

A a a ij

356 LE JALOUX INVISIBLE,

Que j'essaye l'effet de ce bonnet cornu.

Donnez.

Il veut prendre le bonnet, & pour mieux faire valloir la chose, Marin lui refuse toujours.

M A R I N.

Fi donc, laissez.

C A R I S E L.

Sire, je vous en prie!

M A R I N.

Ah! vous dis-je, laissez, treve de raillerie.

C A R I S E L.

Sire, que je le mette un seul petit moment.

M A R I N.

Non, non.

C A R I S E L.

Hé laissez-moi le toucher seulement.

M A R I N *lui laisse prendre le*

bonnet, & Carisel

le met sur sa tête,

Marin feint de ne

le pas voir.

Ah bon pour le toucher, d'accord; ô galant homme,

O Seigneur Carisel!

C A R I S E L *se rejouissant de ce*

qu'il croit n'être

point vu

Sans me voir il me nomme

M A R I N *feignant d'être fâché.*
 Où Diable seroit-il ? Carisel, qu'est-ceci ?
 Mon bonnet est perdu.

C A R I S E L *brant le bonnet de
 dessus sa tête.*

Qu'est-ce donc ? Me voici.

M A R I N *faisant le surpris.*

Ah ! ah ! d'où venez-vous ?

C A R I S E L *bas en riant.*

haut. Morbleu la pauvre bête !
 C'est que je m'étois mis le bonnet sur la tête.

M A R I N.

Tout de bon ?

C A R I S E L.

Oùi ma foi.

M A R I N.

Que ne le disiez-vous ?

Vous m'eussiez espargné ce moment de cour-
 roux ,

Je craignois. . . .

C A R I S E L.

Non , grand Roi , vous n'avez rien à
 craindre ;

Mais , Sire , il n'est plus tems enfin de vous
 rien feindre ,

Il est vrai , je le suis jaloux , mais à tel point ,
 Que je soupçonne un mal qui peut-être n'est
 point.

A a a ij

358 LE JALOUX INVISIBLE ,

Mais dans ce faux soupçon faut-il que je pe-
rifle ?

Faites par vos bontés, Sire , que j'en guerisse ,
Et par la faculté de ce bonnet divin ,
Que je puisse moi-même éclaircir mon destin.

M A R I N .

J'y consens , & veux bien vous en rendre le
maître ,

Adieu , dans un moment je reviendrai peut-
être ,

Et je sçaurai de vous ce que vous aurez fait.

SCENE II.

C A R I S E L *seul, embrassant le
bonnet avec transport.*

O Bonnet ! ô bonnet ! venerable bonnet !
Mais qui sont ces Messieurs ?



S C E N E III.

CHAMPAGNE, LA FOREST,
DU BOIS, LA VERDURE,
CARISEL.

L A F O R E S T.

C H a m p a g n e ?

D U B O I S.

L a V e r d u r e ?

C H A M P A G N E.

Me voici.

L A V E R D U R E.

Me voilà.

C A R I S E L.

Quelle sottie aventure !

Si je ne suis trompé.... c'est lui-même, ma foi !
Celui qui l'autre jour en se moquant de moi,
Me rioit sous le nez. Que veulent-ils tous qua-
tre ?

L A F O R E S T.

Non, puisque ce coquin ne s'est point voulu
battre,

Aaa iiij

560 LE JALOUX INVISIBLE.

Il faut l'accommoder de cent coups aujourd'hui.

Je croi que le voilà.

D U B O I S.

C'est lui-même, c'est lui.

Vos bâtons sont-ils prêts? Allons, Messieurs qu'on donne.

C A R I S E L.

La peste le faquin! comme Diable il raisonne!
Je croi que c'est à moi qu'il en veut.

D U B O I S.

La Forest?

L A F O R E S T.

Attendez, mon bâton n'est pas encore prêt;
Mais commencez toujours, j'ajuste la poignée.

C A R I S E L.

Où fuirai-je? morbleu! car la porte est gagnée,

Les chemins sont bouchés, que deviendrai-je?
foin;

Ah! que le Roi Geber me feroit grand besoin:

D U B O I S.

Voyons, voyons un peu s'il a le dos sensible.

C A R I S E L.

Mais à propos, Morbleu, le bonnet invisible;
Peste! que je suis sot, mettons-le, & sans façons;

Il met le bonnet & se promene en les morguans.
 Je n'apprehende plus tous les coups de bâ-
 tons ;

M'en donne qui voudra.

L A F O R E S T.

Bon , ma poignée est prête ;
 Messieurs , ne frappons pas au moins dessus la
 tête ,

Nous pourrions l'affommer. Donc Monsieur
 Carisel,

Vous refusez les gens qui vous font un appel ?
 Hem !

C A R I S E L.

Ouf, c'est par hazard. Les pauvres gens !

L A F O R E S T.

De grace ,
 Voudriez-vous au moins vous faire voir en
 face ?

C A R I S E L.

Oùi-da , c'est pour ton nez. Ouf.

D U B O I S.

Tirons-le à l'écart :

C A R I S E L.

Haye ! Il ne me voit pas , ce n'est que par ha-
 zard.

L A F O R E S T.

Lorsque l'on vous veut voir vous n'osez donc
 paroître ?

SCENE IV.

MARIN, CARISEL.

CARISEL

A H, Sire ! malotru ;
Suborneur effronté, fourbe, archifourbissime ,
Puissiez-vous quelque jour dans un affreux
abime ,
Rencontrer tous les maux qu'en mon juste
courroux
Je pourrois aujourd'hui souhaiter contre vous.
Puissiez-vous devenir un rat , & qu'avec joye
D'un chat bien affamé vous deveniez la proye.
Puissiez-vous devenir hybou, pour les oiseaux,
Et brebis pour les loups , pendu pour les cor-
beaux ,
Serpent pour la Cygogne , Ancre pour un
vieux cable ,
Mouche pour l'Araignée , & Sergent pour le
Diable ,
Que le Diable lui-même avec inimitié ,
Par lien conjugal vous prenne pour moitié ;
Et pour vous souhaiter tous les malheurs en-
semble ,

☉ Puisse naitre de vous un fils qui vous ressemble.

M A R I N.

Que Diable avez-vous donc à japper contre moi ?

C A R I S E L.

Rien, que deux mille coups sur votre bonne foi.

M A R I N.

Comment donc ?

C A R I S E L.

Ce bonnet qui rendoit invisible ;
Morbleu, m'a-t-il rendu l'omoplate insensible ?

Et sur sa bonne foi me fiant trop à vous,
Ne viens-je pas d'avoir cinquante mille coups ?

M A R I N.

Diablezot ?

C A R I S E L.

Diablezot ! la chose est trop certaine ;
Quatre hommes tour à tour y reprenoient haleine ;

Chacun d'eux à loisir avec un grand sang froid
M'affenoit lentement un coup qui portoit droit,

Mais si juste & si fort, avec tant de pratique ;
Qu'à les voir, on eut dit, qu'ils battoient en musique.

Moi, les voyant d'abord dedans ce dessein-là,

566 LE JALOUX INVISIBLE.

Je me suis affublé du bonnet que voilà :
Et me fiant à vous, & sur cette coëffure ,
J'ai mis de bonne foi mon dos à l'avanture.

M A R I N.

Hé quoi ! l'on vous a vû ?

C A R I S E L.

J'ai crû que non d'abord
Mais me sentant frapper , & si juste & si fort ,
Je me suis bien douté qu'il étoit impossible
Qu'aux yeux de ces frappeurs je devinsse in-
visible.

M A R I N *bas.*

Peste ! quelque brutal nous aura tout gâté !

haut.

Le bonnet , l'aviez-vous tourné du bon côté ?

C A R I S E L.

Comment ! du bon côté ? je l'ai mis sur ma
tête.

M A R I N.

Comment ?

C A R I S E L *remettant le bonnet.*

Comme cela.

M A R I N.

Fi, morbleu , pauvre bête !
Je ne m'étonne plus si l'on vous a battu ,
Ce côté de bonnet n'eût jamais de vertu ;
Vous l'avez justement mis s'en devant der-
riere :
Cependant il n'a plus sa qualité première .

Et vous l'avez souillé par vos emportemens :
 Mais nous aurons recours à nos enchantemens,
 Par la grande vertu de quelques Vers en prose.

C A R I S E L.

Et comment ? les côtez y font donc quelque
 chose ?

M A R I N.

Vous mocquez-vous ? c'est tout.

C A R I S E L.

Je ne le sçavois pas :

M A R I N.

Je m'en vais invoquer des Ombres de là-bas ,
 Retirez-vous ?

C A R I S E L.

O mal ! cruelle jalousie !

Jusques à quand veux-tu troubler ma fantai-
 sie !

*Après que Marin a fait toutes les postures &
 grimaces magiques , un Pupitre paroît porté
 par trois figures grotesques , qui préludent
 par Bondi Carifelli , & après que le Trio
 a dit une fois , Bondi Carifelli.*

M A R I N.

Ils vous disent bon jour , répondez donc ?

C A R I S E L.

A moi ?

M A R I N.

Où,

568 LE JALOUX INVISIBLE;

C A R I S E L.

Bonjour donc , Messieurs.

M A R I N.

Vous avez quelqu'effroi !

C A R I S E L.

Point.

ON CHANTE LE TRIO.

B Ondi , Carifelli , Bondi.
Sanita ;

Allegrezza ,

Quanto virra ,

Questo guidon in Sanità :

. D'alla baretta ,

Ogni cosa aspetta :

Ho ! ho ! ho ! ho ! ho !

Il grande becco ,

Cornuto.

Tic tac , tic tac , tic tac :

Toc , tic , toc , tic.

Tic , tac , tic , tac , tac :

Ba , ba , ba , ba , ba , ba , ba , ta :

Carifelli , becco cornuto.

C A R I S E L.

Que dit-on de moi ?

M A R I N.

Qu'ils ont à ma priere

Rempli

Rempli votre bonnet de sa vertu première-

CARISEL.

Tant mieux.

MARIN.

Et qu'il aura toute sa faculté ;

Pourvû que vous l'ayez toujours de ce côté.

Vous pouvez le reprendre avec pleine assu-
rance

Puisqu'il est revêtu de toute sa puissance.

Adieu. *bas.* Quant au bonnet, je m'en vais
hasarder

Par sa servante même à l'en persuader.

SCÈNE VI.

CARISEL *seul.*

E Nfin donc te voilà, bonnet en qui j'espère.
Cher bonnet, à mes vœux tantôt si peu
prosperer.

Repare le défaut d'invisibilité,
Et dans l'occasion mets-toi du bon côté ;
Fais-moi voir si j'ai tort de soupçonner ma fem-
me,

Détourne, cher bonnet, ces chagrins de mon
ame,

Tome VIII

B b b

370 LE JALOUX INVISIBLE :

Mais s'ils sont bien fondez, fais les moi voir
aussi,

Et qu'avec verité je puisse être éclairci.

Mais voici quelqu'un. Bon, c'est Lucette ;
elle-même,

S C E N E V.

C A R I S E L , L U C E T T E .

L U C E T T E *bas.*

A Chevons, s'il se peut, un si beau stratagème.

C A R I S E L .

Puisque c'est elle, il faut essayer du bonnet
Rour en être plus sûr, & la force & l'effet.

L U C E T T E .

Monsieur, on vous attend pour souper, & la
nappe. . . .

*Carisel met le bonnet, &
Lucette feins de ne le plus
voir.*

Hé bien, ce loup-garou, voyez comm eil s'é
chape?

Depuis un certain tems il devient si bourru. . .

CARISE *Lbas.*

Ah morbleu ! je vois bien que je ne suis point
vû ,
L'air dont elle a parlé me le fait trop connoi-
tre.

Il ôte le bonnet.

LUCETTE.

La peste soit . . . ah , ah , l'on vous attend ,
mon Maître ;
Où diantre étiez vous donc ? Vous vouliez
vous cacher ,
Car vous prenez plaisir à vous faire chercher :
Madame attend , vous dis-je.

CARISE L.

Il est fort inutile.

Dis-lui que pour ce soir je vais soupper en ville ,
Adieu , rentre.

LUCETTE.

Mais quoi . . .

CARISE L.

Mais rentre , dis-je , allons ,
Vous le dirai-je encor ? montrez moi les ta-
lons ,
Passez vite , qu'on soupe , allez donc , la lora-
gneuse.

LUCETTE.

Hé bien , j'y vais , Monsieur.

CARISE L.

Comme elle va , la guenise !!

Bbb. ij.

372 LE JALOUX INVISIBLE ;

LUCETTE *à part.*

La fourbe réussit, mais allons avertir
Sa femme & le Marquis qu'il est tems de sortir

SCENE VII.

CARISEL *seul.*

J'Ai des émotions que je ne puis compren-
dre,
Et je crains de sçavoir ce que je veux appren-
dre,

Mais les voici tous deux , voyons si le bonnet
Tourné du bon côté fera bien son effet,
Ecoutons leurs discours.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, ISABELLE,

CARISEL.

LE MARQUIS *bas.*

Bon, l'heure est opportune :

Haut. Quel obstacle , Madame , à ma bonne
fortune !

Carisel est jaloux ! Carisel craint de moi ,
Que je vous sollicite à lui manquer de foi ?
Moi qui jamais pour vous n'eus qu'une estime
pure

Je me voi soupçonné vers lui de cette injure,
Et les civilitez que j'ay pû mettre au jour,
Une amitié sincere a passé pour amour !

C A R I S E L *bas.*

Bon , bon , le compagnon est dessus mon cha-
pître.

L E M A R Q U I S.

Mais Madame, entre nous je vous en fais l'ar-
bitre.

Vous ai-je témoigné par mille & mille vœux
Que mon cœur fut sensible à l'éclat de vos
yeux ?

Avez-vous quelquesfois remarqué dans mon
ame

Les ardens mouvemens d'une secrette flâme ?

Je sçai que votre sexe a de la vanité ,

Mais répondez , Madame , avec lincérité.

Si Carisel jaloux s'emporte à quelque ombra-
ge ,

Je veux justifier un soupçon qui l'outrage ,

Et bannir le chagrin qui l'a preoccupé

C A R I S E L *pendant ce sems-*

là passe & repasse devant

le Marquis & sa femme

croyant n'être point vu,

tandis qu'ils feignent aussi

de ne le pas voir.

L'honnête homme ! Morbleu , je m'étois bien
trompé ,

374 LE JALOUX INVISIBLE ;

LE MARQUIS.

Madame , parlé donc , & me rendez justice.

ISABELLE.

Ne faut-il pas donner quelque chose au caprice ;

Il est vrai que le bruit courroit légèrement
Que vous me voyez moins en ami qu'en amant
Et l'affectation que vous faites paroître
A nous suivre par tout l'a confirmé peut-être.

CARISEL *bas.*

Elle s'explique bien.

LE MARQUIS.

Si je vous ai suivis ,

N'est-il pas naturel de suivre ses amis ?
Mais enfin puisque c'est de cette conséquence
que ces soupçons jaloux ont tiré leur naissance,
Il faut, il faut guérir ses craintes là-dessus ,
Et devant qu'il soit peu je ne vous verrai plus.
Ce n'est pas que mon cœur ne s'en plaigne
murmure ,

Et que de Carisel l'absence me soit dure :
La séparation d'un homme tel que lui ,
Ne se fait pas sans peine & sans beaucoup
d'ennui.

CARISEL *pleurant de joye.*

Le pauvre homme ! voyez ! Fi , Carisel , tu
pleure.

LE MARQUIS.

Oùi , je voi bien qu'il faut quitter cette de-
meure ,

Et puisque ma presence y blesse votre époux ,
 Il faut nous separer pour moi , pour lui , pour
 vous.

Je sçai bien qu'il y faut garder quelques me-
 sures

Pour éviter l'éclat de cent petits murmures ,
 La médifance est grande, & dans ce bruit nais-
 fant

Il faut bien me garder d'un départ trop pres-
 fant ;

Cela feroit parler & croire au voisinage
 Que j'aurois pû sur vous avoir quelque avan-
 tage ,

Qu'un amant satisfait pressé de s'en aller. . .

C A R I S E L.

Il a parbleu raison , cela feroit parler ;
 Mais c'est trop se cacher , il est tems de parê-
 tre,

De mes transports joyeux je ne suis plus le
 maître.

Il ôte le bonnet & le cache avec soin.

Ah ! Monsieur le Marquis de grace , embras-
 sons-nous ,

Je veux faire amitié desormais avec vous ,
 Vous êtes doux , civil , je suis bonnête , pmi-
 de ,

Et nous contracteront une belle habitude ,

376 LE JALOUX INVISIBLE;

Et malgré les faux bruits qui courent à Paris,
Nous ferons de nous deux, deux intimes a-
mis.

Le voulez-vous pas bien ?

L E M A R Q U I S.

Pour ce bonheur extrême ;
Je donnerois, Monsieur la moitié de moi-
même.

Mais un sort malheureux que je n'attendois
pas ,

Me le fait souhaiter, & ne le permet pas :

Un bruit injurieux, mais faux, a pû vous
dire ,

Que pour votre moitié dès long-temps je sou-
pire.

Ce bruit est contre vous, & j'ose vous prier

Que vous me permettiez de m'en justifier :

Mais pour y travailler il faut que je com-
mence

A témoigner pour vous beaucoup d'indiffe-
rence ,

Et délogeant d'ici que j'affecte d'abord

De vous haïr tous deux à l'égal de la mort.

Votre honneur le demande, il faut le satis-
faire.

C A R I S E L.

Non, Monsieur le Marquis, si vous me voulez
plaire

Vous

Vous logerez chez moi le reste de vos jours :
Je ne m'allarme point de tous les faux dis-
cours ,

Je sçai ses sentimens , & je connois les vôtres ,
Vous avez trop d'honneur pour en ôter aux
autres ;

Et je suis prévenu si fort dessus ce point ,
Que quand cela seroit je ne le croirois point.
Embrassez-le , ma fille.

I S A B E L L E.

Hé , mais. . .

C A R I S E L.

Allons, vous dis-je.

I S A B E L L E,

Mais , Monsieur. . .

C A R I S E L *les faisant embrasser
lui-même.*

Mais allons , le devoir nous oblige
A chérir tendrement , & reconnoitre aussi
Les gens d'honneur , morbleu , qui nous aiment
ainsi.

Au reste , n'ayez point contre moi de ran-
cune ,

Je vous ai soupçonné , mais sans malice au-
cune :

Et pour en mériter le vrai pardon de vous ,
Je veux le demander moi-même à vos genoux.

Tome VIII,

Ccc

578 LE JALOUX INVISIBLE.

LE MARQUIS.

Hé, Monsieur. . . .

CARISEL.

Non, Monsieur, j'eus tort, je le confesse,
D'avoir douté de vous avec tant de foiblesse :

Mais vous m'excusez bien. Et vous Mignonne,
allons,

Vous-même excusez-moi vers lui de mes
soupçons,

Et qu'on le baise encor.

ISABELLE.

Mais quoi. . . .

CARISEL *les faisant baiser
encor, & les baisant lui-même.*

Que l'on le baise.

Là donc. Si vous sçaviez, morbleu, que je suis
aise !

Je veux que vous l'aimiez, oïi, morbleu, je
le veux,

Et que . . . Soupons ensemble, & vivons tous
heureux.

F I N.

